

## **Une incroyable capacité à créer de l'inattendu par Jean-Luc Chalumeau**

Les tableaux récents de Catherine Lopès Curval ont pour figure matricielle une Alice qui ne tombe guère au pays des merveilles. Le personnage inventé par Lewis Carroll découvrait un monde absurde certes, mais plutôt sympathique, alors que l'Alice de Lopès Curval est plongée dans le cauchemar du monde contemporain tel que les journaux en rendent compte quotidiennement. À la petite fille déclarant au début de l'histoire, en observant sa sœur lire avec ennui : « à quoi bon un livre sans images ?... », Catherine Lopès Curval répond en concevant des images qui pourraient illustrer aujourd'hui le récit du monde tel qu'il est. Elle le fait en restant fidèle à sa démarche, que je résumais ainsi en mars 1986, à un moment où elle venait d'être révélée au Salon de Montrouge comme une des meilleures représentantes de la seconde génération de la Figuration narrative : « ...si Lopès Curval s'est située d'emblée parmi les jeunes peintres les plus remarquables de sa génération, c'est parce qu'elle a su pousser loin une des fonctions essentielles de la peinture en Occident, qui n'est certes pas de servir l'ordre optique sur lequel ce même Occident a vécu – de Descartes au polaroid – mais d'en faire sentir au contraire l'arbitraire. La peinture n'a jamais fait de visible : elle a toujours fait semblant d'en faire. Et derrière ce semblant, elle a déployé une incroyable capacité à créer de l'inattendu ».

Cette capacité s'est magnifiquement aiguisée au cours des années. Que l'on en juge par des tableaux d'une réjouissante nouveauté comme Bad news, Moon 2, AAA ou John, tous de 2012. On y voit bien sûr des choses représentées illustrant l'absurdité d'un monde où l'on discerne notamment une « grève des chômeurs » ou un gamin surarmé, mais nous constatons que l'artiste se refuse à la simple imitation car son projet est expressif, et chez elle c'est le monde exprimé qui aime le monde représenté. En effet, ce dernier n'est pas encore vraiment un monde : comment relier l'oncle Picsou, un tableau de Picasso, une bibliothèque, des gens rivés à leur téléphone portable, des indignés cachés derrière leurs masques et tant de choses encore ? Nous pouvons allonger la liste des objets représentés : ce monde restera toujours incomplet si nous nous en tenons à une nomenclature.

La description ne donne sur le monde que des renseignements partiels : si précise qu'elle soit (voir par exemple la qualité descriptive des armes accumulées aux pieds du petit John), il y a toujours un au-delà, une indétermination, sans doute le propre du monde qui est ce qui se dérobe et ne peut être totalisé. L'espace et le temps en sont l'ossature et constituent le principe de cette indétermination, mais il faut ajouter quelque chose à cette cosmologie négative. D'où vient que nous parlons d'un monde si nous demeurons dans l'incertitude ? Il faut que nous ayons trouvé quelque part l'idée d'une totalité possible, une unité de cet indéfini : les œuvres véritables peuvent déconcerter l'entendement, mais elles portent en elles le principe de leur unité qui est à la fois l'unité perçue de l'apparence et l'unité sentie d'un monde émané de l'apparence, de telle sorte que le représenté signifie lui-même cette totalité et se convertit en monde.

D'où vient cette unité par laquelle l'exprimé devient un monde autonome ? Tout simplement de ce qu'à travers lui s'exprime la conscience de l'artiste. Il n'y a d'expression que d'une subjectivité : l'auteure, telle que l'œuvre la révèle, est la garante de ce que cette œuvre révèle.

Les tableaux de Catherine Lopès Curval ne sont donc pas seulement des accumulations de représentations d'objets disparates : ils obéissent à un principe supérieur d'unité parce que ce sont des objets esthétiques en tant qu'ils sont capables d'expression. C'est-à-dire qu'ils signifient non seulement en représentant, mais, à travers ce qu'ils représentent, en produisant sur nous une certaine impression, en manifestant une certaine qualité dont les mots ne peuvent rendre compte, mais qui se communique en éveillant un sentiment. L'expression, chez Lopès Curval, fonde l'unité de son monde singulier. Il ne s'agit décidément pas de l'unité d'un espace percevable ou d'une somme

totalisable. Il ne s'agit pas davantage d'une unité qui pourrait être saisie du dehors ; elle procède d'une cohésion interne qui se manifeste à la fois par ce qu'elle exclut et par ce qu'elle intègre.

Ce qu'elle exclut : malgré l'apparent mélange des genres (des éléments franchement humoristiques en côtoient d'autres, parfois dramatiques), est écartée toute concession au mauvais goût et aux facilités ambiantes. Il n'y a rien de compatible, chez elle, avec les théories fallacieuses, dites post-modernistes appliquées par un David Salle selon lesquelles l'art est fait d'inversions (le mauvais goût devient le bon goût, le laid devient le beau etc...).

Ce qu'elle intègre : parce que l'expression est principe d'intégration, le monde de l'objet esthétique selon Catherine Lopès Curval est incroyablement ouvert. Mais il l'est plutôt en in-tension qu'en ex-tension (ou, si l'on préfère, en profondeur) : il est une possibilité indéfinie d'objets liés, accordés à une qualité commune qui n'est autre que le style de l'artiste, ou encore les traits qui donnent le signalement de l'auteur (l'allongement des corps du Greco, les bâtonnets de couleur chez Van Gogh ...). Chez Lopès Curval, ils se reconnaissent au premier coup d'œil : le dessin impeccable de chaque figure (peut-être venu de son maître aux Arts Décoratifs, Georges Rohner), les références à l'histoire de l'art, pourvu qu'elles fassent partie de l'actualité (Munch, Cézanne, Picasso...) ou au cinéma (Alice s'enfonce, non dans un terrier de lapin, mais dans l'œil-objectif des génériques de James Bond...). Avec elle, la peinture parle du monde avec un détachement apparent et une lucidité aiguë qui ne trouve d'équivalent que dans la littérature : celle de Lewis Carroll entre autres. Tout ce qu'il faut, en somme, pour créer de l'inattendu...

*Verso n°67, dossier Catherine Lopes Curval, 30.03.2013*

*Et préface au catalogue de l'exposition : « Catherine Lopes-Curval, Alice 2.0 » du 13 avril au 02 juin à Le Radar, Bayeux*